

# COUP D'ŒIL 6



*Aux prémices de l'Impressionnisme,  
l'Ecole de Barbizon*

*par Marie Reynaud-Vermunt*

L'**école de Barbizon** fait référence à une communauté de peintres paysagistes. Désireux de travailler en plein air et d'après nature, ces artistes se retrouvaient autour du village de Barbizon, proche de la forêt de Fontainebleau

Cet élan pictural, intimement lié au romantisme français place la nature au cœur de toute source d'inspiration. Il se développe à partir des années 1820 et prend fin dans le milieu de la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle, vers 1875.

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, les critères artistiques s'étaient fixés autour de la tradition néo-classique, dans la suite du peintre Jacques-Louis David. En marge de cet académisme, le romantisme formalisé par Géricault, et Delacroix prenait de l'ampleur. Dans la tradition académique, l'observation sensible de la nature était considérée comme inférieure à l'expérience intellectuelle, et le paysage restait un genre mineur.

### Origine du phénomène et invention d'une « école »

Au Salon de Paris de 1791, un peintre, **Lazare Bruandet 1755-1804**, présente plusieurs paysages, dont *Une vue prise dans la forêt de Fontainebleau*. Peintre parisien dont la carrière reste à ce jour mal connue, Bruandet a joué un rôle actif au tournant du XIX<sup>ème</sup> siècle dans le développement d'un art du paysage en rupture avec le cadre institutionnel. Son style est proche de celui des paysagistes du siècle d'or hollandais Jacob van Ruisdael, entre autres. Un naturalisme minutieux avec de petites figures qui animent ses œuvres.



Lazare Bruandet, *Paysage forestier avec des personnages*

Il développe une pratique de la peinture en plein air dans les forêts environnant Paris. Il préfigure ainsi l'avènement des artistes actifs à Barbizon à partir de 1822.

Questionné au retour d'une chasse entreprise par une belle journée d'octobre 1787, en forêt de Fontainebleau sur le gibier rencontré, le roi Louis XVI répond : *En fait je n'ai rencontré que des sangliers et Bruandet.*

Il était costaud, mais boiteux, doté d'un caractère difficile, jaloux, bagarreur, ardent révolutionnaire. Il avait paraît-il le sabre facile surtout au sortir des cabarets, qu'il fréquentait assidûment.

Il vivait, dans cette forêt de Fontainebleau, caché dans les ruines de l'ancien prieuré Notre-Dame de Franchard, afin d'échapper à la police après sa condamnation à mort pour avoir défenestré sa concubine qu'il soupçonnait d'infidélité et qui en périt.



John Constable, *La charette de foin*, 1821

En 1824, le Salon de Paris exposa quelques-unes des œuvres de **John Constable 1776-1837**. Grand observateur de la nature, ce peintre de la campagne a développé une véritable philosophie de la nature : elle seule est source de vérité. L'artiste s'illustre dans les scènes de la vie rurale, sans recherche du pittoresque, et en accordant une importance majeure au traitement des nuages et de la lumière, suivant le précieux conseil donné par

un de ses maîtres à la Royal academy :

*N'oubliez jamais Monsieur, que la lumière et l'ombre ne restent jamais immobile.* Pendant des années il va étudier les maîtres anciens et leurs paysages. Il admire Turner, son contemporain, déjà très célèbre et, plus que tout autre, Gainsborough. Il étudie aussi Rubens, Ruysdael et Rembrandt.

L'Angleterre, avec ses bocages, ses vertes prairies et ses contrées rustiques, a été une terre propice au développement d'une approche révolutionnaire de la peinture de paysage qui a inspiré les romantiques français, en particulier les peintres de Barbizon. Ses scènes rurales ont eu une influence décisive sur des artistes plus jeunes, les incitant à abandonner le formalisme de l'époque et à tirer leur propre inspiration de la nature. Ils se sont eux aussi inspirés de la peinture paysagiste hollandaise du XVII<sup>ème</sup> siècle.

Dans un siècle marqué par les découvertes scientifiques et la révolution industrielle, ils placent l'environnement au cœur de leur œuvre.

L'un d'eux, **Théodore Rousseau 1812-1867** dira : « *J'entendais la voix des arbres ; les surprises de leurs mouvements, leurs variétés de forme et jusqu'à leur singularité d'attraction vers la lumière m'avaient tout d'un coup révélé le langage des forêts.* »

Par ailleurs la production industrielle des couleurs favorise une plus grande mobilité. Le retour à la nature apparaît évident. La tranquillité de la contemplation prend le dessus sur le charivari de la cité.

En 1849, le développement des transports avec l'aménagement de la ligne de chemin de fer qui relie Paris à Melun, favorise la venue des artistes et des touristes.

## La forêt de Fontainebleau, muse des peintres



Camille Corot, *Rochers dans la forêt de Fontainebleau*, 1860-1865

Le premier à se rendre régulièrement de ce côté de la forêt de Fontainebleau est le peintre graveur **Camille Corot 1796-1875** qui explore ce lieu dès 1822. À la différence des peintres qui y venaient pour s'exercer à représenter des arbres, il est à la recherche du paysage le plus vrai qu'il veut représenter sans fioritures ni maniérisme : à quelques kilomètres de Paris, cette forêt offre au

peintre une sorte de nature sauvage en réduction, loin de l'urbanisme étouffant de la capitale. Corot peint également dans la vallée de la Seine et sur les côtes de la Manche.

Au Salon de 1840, la carrière de Corot gagne en notoriété avec le succès puis l'achat du *Petit Berger* 1840 par l'État sous la monarchie de Juillet. A partir de 1850, sa notoriété grandit.

Il voyage beaucoup à travers la France, parcourt le Dauphiné en compagnie du peintre et ami Daubigny, avec qui il va peindre à Auvers-sur-Oise.



*Le petit berger*, 1840



*Jeune mère à l'orée d'un bois*, 1856

Corot se rend régulièrement à Arras et à Douai, chez son ami Constant Dutilleux auprès de qui il s'initie à la technique du cliché-verre<sup>1</sup>.

En 1862-1863, il séjourne à Saintes et participe, avec Gustave Courbet, entre autres, à un atelier de plein air qui aboutira à une exposition collective réunissant 170 œuvres présentée au public le 15 janvier 1863 à l'hôtel de ville de Saintes.

Corot est maintenant un peintre reconnu. Ses toiles se vendent très bien. Cet homme est réputé pour sa générosité : envers les pauvres de Paris qui subissent le siège des prussiens

en 1870. En 1872 il offre une maison à Honoré Daumier, le peintre caricaturiste, devenu aveugle et sans ressource. En 1875 il donne 10000 francs à la veuve de Jean-François Millet pour l'aider à élever ses enfants. Sa générosité n'est pas une légende.

<sup>1</sup> Un **cliché-verre** est un procédé photographique combinant le dessin, la gravure et la photographie : il s'agit d'une méthode pour graver, peindre ou dessiner en négatif sur une surface transparente, telle que du verre ou un film, et obtenir en positif l'image résultante sur un papier photosensible par tirage contact.

## **Théodore Rousseau 1812-1867, la voix de la forêt**

C'est au bois de Boulogne que le jeune Théodore Rousseau fait ses premiers croquis d'arbres alors qu'il est collégien à Auteuil.

Il étudie le paysage avec différents peintres amis de sa famille, puis à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il copie les maîtres au Louvre, surtout Claude Lorrain.

Rousseau voyage en Auvergne, en Normandie et commence à sillonner la forêt de Fontainebleau, fréquente régulièrement Barbizon et étudie la nature d'une manière approfondie.

Ses voyages en Vendée, en Auvergne, dans le Berry, les Alpes, les Landes, les Pyrénées et ses séjours dans le Jura lui permettent d'étudier des paysages variés, des lumières caractéristiques.



*Théodore Rousseau, Sortie de forêt à Fontainebleau, soleil couchant, 1850-1851*

La forêt de Fontainebleau reste sa principale source d'inspiration. Il est proche de nombreux artistes dont *Narcisse Diaz de la Peña, Eugène Delacroix, Ary Scheffer, George Sand...* pour les plus connus

Rousseau se retire à Barbizon. À partir de 1847, il s'isole de ses amis, loue une maison, installe son atelier dans la grange, qu'il transforme en atelier. Il vit dans ce village situé à l'orée de la forêt de Fontainebleau

jusqu'à son décès le 22 décembre 1867.

Il a fait de la nature son motif principal, son monde et son refuge. Devenu chef de file de la colonie d'artistes qui fréquente le village de Barbizon et la forêt de Fontainebleau, il arpente la forêt solitairement, durant de longues heures, y exécute des esquisses sur le motif avant de réaliser ses œuvres définitives dans son atelier.

Son amour de la nature se transforme bientôt en combat et, à ce titre, il peut être considéré comme un véritable proto-écologiste. En 1847, il dénonce le phénomène d'abattage des arbres en forêt de Fontainebleau en peignant *Le Massacre des innocents*. Il s'investit en faveur de la forêt de Fontainebleau, avec son amie George Sand, dans la lutte contre l'abattage des arbres qu'il qualifie de carnage ou de condamnation à mort.



*Le massacre des innocents, 1847*

Avec son ami le critique d'art *Alfred Sensier*, il écrit en 1852 une lettre-pétition au ministre de l'Intérieur, le duc de Morny, au nom de tous *les artistes qui peignent la forêt*. Ils demandent que les *lieux soient mis hors d'atteinte de l'administration forestière qui les gère mal, et de l'homme absurde qui les exploite*. Avec d'autres artistes et écrivains, Rousseau porte un nouveau regard sur la forêt de Fontainebleau, qui aboutira à la protection d'une

partie de celle-ci sous le nom des célèbres *réserves artistiques* en 1853, une première dans un monde en pleine industrialisation.

À la fois romantique et réaliste, Rousseau aspire à capturer l'harmonie du monde, en y mêlant son âme. Il brouille les frontières entre peinture et dessin, entre esquisse et œuvre achevée. Il expérimente, ajoute de la matière, retouche inlassablement ses toiles, allant jusqu'à les surcharger pour faire sentir la vie des forêts. *Naturaliste entraîné sans cesse vers l'idéal*, comme l'écrit Baudelaire, il joue un rôle fondamental dans l'affirmation d'une nouvelle école française de paysage au milieu du XIXe siècle, ouvrant la voie à l'impressionnisme.



L'orage

Il consacre l'essentiel de son art à représenter les paysages ruraux et les moulins de la *Butte Montmartre* ainsi que leurs environs, dans une manière influencée à la fois par les maîtres hollandais du paysage, *Jacob van Ruysdael* 1628-1682 et *Rembrandt* 1606-1669 entre autres, et par le romantisme.

Griffonnant ses dessins sur le motif en y insérant des figures en mouvement, il est un précurseur de l'*École de Barbizon*. Il puise son inspiration en forêt de Fontainebleau avec *Lazare Bruandet* 1755-1804. Il pratique également l'aquarelle. À partir de 1821, il cesse volontairement d'exposer ses œuvres, mais continue à peindre régulièrement jusqu'à sa mort.



Paysage avec moulins à vent, 1790-1795



Environ de Southampton

**Jules Dupré 1811-1889**, peintre paysagiste et graveur français, à l'instar de Camille Corot, influencé lui aussi par John Constable. Admirateur de Théodore Géricault, Claude le Lorrain et Rembrandt.

Son père, originaire de L'Isle-Adam, dirige une manufacture de porcelaine. Le jeune adolescent, s'initie très tôt à l'art du décor sur céramique.

En 1823, il arrive à Paris, à l'âge de 12 ans, il travaille chez un oncle qui emploie Louis Cabat et Narcisse Diaz de la Peña.



*Le chêne, 1872*

Devenu l'ami du paysagiste Louis Cabat, celui-ci le persuade d'abandonner la céramique pour peindre des scènes de genre et des paysages de plein air. Il étudie les peintres hollandais et en 1831, expose



*Le moulin à vent, 1850*

pour la première fois au Salon.

Il voyage en Angleterre pour étudier Constable, le maître du paysage anglais, qui influencera profondément son œuvre. En 1832, il séjourne dans le Berry avec Cabat et, en 1833 expose quatre œuvres au Salon et obtient une médaille de seconde classe comme peintre de genre et devient l'ami des peintres de Barbizon.



*Vaches à la rivière*

Lors du Salon de 1835, Eugène Delacroix le félicite pour la facture de ses ciels. Il reçoit chez lui de nombreux artistes comme Ary Scheffer ou Antoine-Louis Barye. Il voyage en Normandie et dans l'Indre où il participa avec de nombreux autres peintres à l'École de Crozant dans les vallées creusoises.

L'attribution de la Légion d'honneur le brouille avec Rousseau qui lui ne l'a pas reçue. Il s'installe à L'Isle-Adam et se consacre à son art.

Il peint généralement des paysages campagnards aux ciels tourmentés, mais aussi des séries de marines influencées par Gustave Courbet lors de ses séjours estivaux à Cayeux-sur-Mer, parfois en compagnie de Jean-François Millet.



*Constant Troyon, Le pointer, 1860*

Dès ses débuts, **Constant Troyon 1810-1865** s'intéresse à la peinture de paysage et multiplie les études dans les bois de Meudon, de Compiègne ou de Saint-Cloud. Sa rencontre avec le peintre Jules Dupré est décisive. Ce dernier l'encourage à travailler en plein air et lui apprend à voir et à apprécier les sites



*Garde-chasse arrêté près de ses chiens, 1854*

chaotiques de la forêt de Fontainebleau et le style des

peintres de Barbizon.

Tout en restant fidèle à ses amis, il s'oriente cependant de plus en plus vers la peinture animalière grâce à laquelle il rencontre un vif succès. Il aime peindre

les chiens qu'il met en œuvre dans ses tableaux de chasse un talent de coloriste exceptionnel

**Virgile Narcisse Diaz de la Pena 1807-1876**, apprenti peintre dans une manufacture de porcelaine où il rencontre de jeunes artistes Jules Dupré, et Louis-Nicolas Cabat entre autres et qui deviendront des amis.

Narcisse Díaz de la Peña parfait son éducation au musée du Louvre où il copie Le Corrège, Claude le Lorrain, Albert Cuyp et Jacob van Ruysdael.

À partir de 1837, il rejoint le groupe de l'école de Barbizon et peint des paysages dans lesquels on retrouve les sites qu'il affectionne particulièrement à Fontainebleau.



*La Descente des Bohémiens, 1844*

Son tableau *La Descente des Bohémiens* obtient un très grand succès au Salon de Paris de 1848.

L'œuvre représente un groupe de personnes, semblant être des Roms ou des Bohémiens, descendant un sentier rocailleux à travers une zone boisée. Les personnages sont vêtus de vêtements sombres, et la tonalité générale du tableau est sombre et quelque peu mélancolique, avec des verts, des bruns et des bleus foncés qui dominent la palette de couleurs. Le style est caractéristique du mouvement Romantique, avec un accent mis sur la nature et un sentiment de mouvement et de narration.

À partir de cette date, sous le Second Empire il n'expose quasiment plus, tant il a de commandes pour satisfaire ses collectionneurs, dans un style coloré, tantôt romantique, allégorique et orientalisant, ou tantôt barbizonnien. Figure de l'auberge Ganne, grand causeur et généreux, il est entouré de nombreux élèves avec qui il part peindre en forêt. Il fréquente Théodore Rousseau et Jean-François Millet, et leur apporte son soutien financier et moral.

En 1849, il organise une vente d'esquisses et d'études d'après nature, alors qu'en général les peintres proposent à la vente des tableaux achevés. Les prix de vente sont assez faibles, mais il renouvellera l'expérience les années suivantes et obtiendra des prix plus élevés. Il peint en travaillant la matière picturale, chargée au couteau, avec des contrastes marqués de clair-obscur ce qui lui permet d'obtenir des effets lumineux et en cela il influencera les impressionnistes.

À partir de 1854, il séjourne régulièrement sur la côte normande, en particulier à Étretat où il s'achète une maison non loin de la mer, la *villa Caprice*. Il peint plusieurs marines aux côtés de son ami Gustave Courbet.

En 1855, il participe à l'Exposition universelle où il présente une rétrospective de son travail. Puis il part en voyage en Orient et expose au Salon de 1859.



*Dans la forêt, 1855*

Il reçoit régulièrement des récompenses aux Salons,

mais sa trop grande facilité de travail, sa virtuosité et son laisser-aller lui sont reprochés, mais on le considère pourtant comme un *charmant coloriste*. C'est cette qualité que Vincent van Gogh, son fervent admirateur appréciait le plus en lui.

Devenu une personnalité du monde parisien, il est reçu par la princesse Mathilde, par Nieuwerkerke, les amateurs doivent passer commande de leurs tableaux, en liste d'attente. Diaz commence à collectionner meubles et objets précieux, son atelier est d'un luxe rare.

### **Jean-François Millet 1814-1875, le peintre des paysans**

Aîné d'une famille nombreuse de paysans, Jean-François Millet a été berger dans son enfance et plus tard laboureur. Il est élevé dans un milieu éclairé. Grâce à son oncle, abbé lettré, il lit la Bible, mais aussi Montaigne, La Fontaine, Homère et Virgile, Shakespeare, Chateaubriand et Victor Hugo.

Doué en dessin, en 1834, grâce à des relations dans la bourgeoisie locale, son père l'envoie à Cherbourg pour apprendre le métier de peintre auprès de peintre formé par David, entre autres. Millet s'exerce en copiant les toiles de maîtres et s'initie aux maîtres hollandais et espagnols.

Une bourse lui est accordée et il peut alors poursuivre son apprentissage à l'École des Beaux-Arts de Paris.

Malchanceux au concours du Prix de Rome, il perd sa bourse et est contraint de retourner à Cherbourg où il vit de la vente de quelques portraits de proches et de bourgeois et de peinture érotique.

Il s'installe à Paris et à Barbizon. Il subsiste en réalisant des toiles représentant des enfants et des femmes nues que son ami Díaz de la Peña se chargeait d'écouler chez les marchands de tableaux. Ce qui lui avait valu une réputation de *spécialiste de la gorge et du fessier*.



*A l'abri de l'orage, 1846*

Puis Millet marqué par la difficile condition des paysans dont le nombre de sans abri ne cessait d'augmenter, réalise en 1846 le tableau *A l'abri de l'orage*. La peinture représente une femme, probablement une paysanne. Elle porte un fagot de bois et conduit un jeune enfant à travers un paysage désolé. Les personnages sont courbés sous un vent violent, leurs vêtements sont fouettés par les éléments. Le ciel sombre et orageux, ajoute à l'impression de dureté et de labeur. Le visage de la femme est obscurci, et son allure traduit la fatigue et la détermination. L'enfant s'accroche à elle, l'air vulnérable et effrayé. La palette sombre, les coups de pinceau rugueux du tableau renforcent l'intensité émotionnelle de la scène.



*Un Vanneur, 1848*

En 1848, il expose *Le Vanneur*. C'est sa première œuvre inspirée par le travail paysan. L'apparition des sujets paysans dans l'œuvre de Millet a pu être favorisée par le climat socialiste qui régnait autour de la Révolution de 1848, et ce même si Millet n'y a pas participé et refusait d'être qualifié de *socialiste*. Quoiqu'il en soit, le tableau séduit les sympathisants républicains. Théophile Gautier décrit ainsi le *Vanneur* : « *Le Vanneur, qui soulève son van de son genou déguenillé et fait monter dans l'air, au milieu d'une colonne de poussière dorée, le grain de sa corbeille, se cambre de la manière la plus magistrale. Il est d'une couleur superbe ; le mouchoir rouge de sa tête, les pièces bleues de son vêtement délabré sont d'un caprice et d'un ragoût exquis. L'effet poudreux du grain qui s'éparpille en volant, ne saurait être mieux rendu, et l'on éternue à regarder ce tableau. Le défaut de M. Millet le sert ici comme une qualité.* » Il ajoute également que « *la peinture de M. Millet a tout ce qu'il faut pour horripiler les bourgeois à menton glabre* », remarque qui explique l'intérêt qu'ont pu trouver les républicains dans cette œuvre.

1848 apparaît donc comme la date clé de la carrière de Millet. « *Tout se passe comme si 1848 lui permettait enfin de faire ce qu'il a à cœur, d'appréhender ce monde paysan qu'il aime, qu'il a largement observé et dont il va rendre les plus beaux aspects tout au long de sa carrière. Et Le Vanneur marque cette rupture* » explique notamment Chantal Georgel à l'occasion de l'exposition Jean-François Millet au Palais des Beaux-Arts de Lille.

Il développe cette veine à partir de 1849 en s'installant à Barbizon pour s'appliquer à peindre beaucoup de scènes rurales souvent poétiques. : *Les Botteleurs de foin* (1850), *Des Glaneuses* (1857), *L'Angélus* (1859), *La Tondeuse de moutons* (1861) et *La Bergère* (1864), des peintures qu'il classe dans l'influence du courant réaliste, glorifiant l'esthétique de la paysannerie.



*Les botteleurs de foin, 1850*



*Les glaneuses, 1857*



*La bergère, 1864*



*L'Angélus, 1857-1859*



*La maison du puits*

Un rapide retour dans la Hague en 1854, à la suite du décès de sa mère, lui inspire *Le Hameau Cousin*, *La Maison au puits*, *Le Puits de Gruchy*, une première version du *Bout du village*.



*Le puits de Gruchy, 1854*



En 1860, il s'inspire de l'œuvre *Madame Bovary* de Gustave Flaubert pour sa peinture *La Leçon de couture*

Peu à peu, il délaisse les seules scènes de travail paysan pour s'intéresser davantage aux ambiances, aux paysages.



*Le Rocher du Castel*

En 1870, Millet revient avec sa famille à Cherbourg avant de retourner à Barbizon. À cette époque, il travaille davantage les jeux de lumière, la pénombre et le clair-obscur, signant un



*Le Prieuré de Vauville*

travail annonciateur de l'impressionnisme, à travers les tableaux de *L'Église de Gréville*, *Le Prieuré de Vauville* ou du *Bateau de pêche*, ou même, avec *Le Rocher du Castel*, proche des recherches de Paul Cézanne.



Les toiles représentant le cycle des saisons occuperont Millet pendant les dernières années de sa vie Commandé par Frédéric Hartmann, un des mécènes de Théodore Rousseau, en mars 1868. Millet y travaille épisodiquement jusqu'à sa mort. Il achève **Le Printemps** en mai 1873, **L'Été** et **L'Automne** en 1874, mais laisse **l'Hiver** inachevé. **Le Printemps** est d'abord une peinture de paysage, genre auquel Millet se consacre davantage depuis 1865. Par la simplicité du sujet, par le sentiment qu'il exprime des variations de la lumière, Millet se rattache à la tradition du paysage de son ami Rousseau, et au-delà à celle de Constable ou Ruysdael, mais par ses couleurs étonnamment fraîches, par sa façon de capter l'instant, il se rapproche des Monet, Bazille ou Renoir qui fréquentaient la forêt de Fontainebleau à cette date, avant que le nom d'impressionnistes leur soit attribué. Il n'achèvera celle-ci qu'en 1873, y portant le plus grand soin : *J'examine*

*les ondées du Printemps et pour le moment je n'ai d'yeux que pour cela car je veux montrer la pluie et l'arc en ciel avec la jeune verdure et les arbres en fleurs. Dieu nous soit en aide* écrira-t-il à son commanditaire



*Les Dénicheurs de nid, 1873-1874*

Millet fait de sa dernière œuvre un feu d'artifice. Il renoue au crépuscule de sa vie avec ses jeunes années : *Quand j'étais enfant*, confie-t-il à un ami peintre *il y avait de grands vols de pigeons sauvages qui, la nuit, se perchait dans les arbres : nous avions l'habitude d'y aller avec des torches, et les oiseaux, aveuglés par la lumière, pouvaient être tués par centaines*. Il poursuit en précisant à son

interlocuteur qu'il n'avait pas revu cette scène depuis cette époque, mais que *tout lui revenait pendant qu'il travaillait*.

**Charles-François Daubigny 1817-1878.** Fils d'un peintre décorateur et neveu d'un dessinateur, peintre et miniaturiste. Sa tante est également miniaturiste. Tous trois ont suffisamment de talent pour être reconnus et avoir accès aux Salons. De santé fragile il est mis en nourrice à la campagne, jusqu'à l'âge de 9 ans. C'est là qu'il apprend à apprécier la nature. De retour chez ses parents, à Paris, il fréquente l'école mais dès qu'il est un peu souffrant, on le garde à la maison. Il baigne dans un monde artistique, sa grande distraction est de couvrir des feuilles de papiers de dessins d'enfant. Au fil du temps, ses dessins vont s'affirmer et il devient bon dessinateur avant même de savoir bien écrire. Dès l'âge de quinze ans il s'affaire à la petite décoration de boîtes à bonbons, coffrets à bijoux, fond de pendules... Ce qui lui permet d'aider financièrement sa famille. A dix-sept ans, il décide de voler de ses propres ailes... Il travaille dans les ateliers de restauration du Louvre, puis participe à la restauration de tableaux au château de Versailles. À vingt ans il décide, de partir avec son ami d'enfance, à la découverte de l'Italie. De retour à Paris Charles-François Daubigny vit plutôt bien, grâce à de nombreuses illustrations qu'il fait dans les journaux, voire dans



*Autoportrait à bord de son bateau*

différents livres dont des manuels scolaires. Puis il se met à la gravure et façonne ses premières eaux fortes. Il fréquente les Beaux-arts et vers 1841 étudie dans l'atelier de Paul Delaroche. Charles-François Daubigny expose des eaux fortes



*Etang de Gylieu*

aux Salons de 1841 et 1845, ce qui lui permet de se faire connaître comme graveur.

Avec sa jeune épouse il s'installe près de Barbizon et il peut maintenant travailler au cœur de la nature. Avec ses amis il aime planter son chevalet entre la forêt et les cours d'eau. Surnommé le *peintre de l'eau*, étangs, rivières et bassins prennent une place importante dans ses œuvres puis en deviennent un élément primordial.

En 1857, pour être encore plus près du motif et de l'eau qu'il aime tant représenter, Daubigny achète un bateau, qui jadis servait de bac : le Botin. Il y fait aménager une cabane pour pouvoir s'y abriter et le cas échéant, y dormir. Cela deviendra son Bateau-Atelier. Avec le « Botin » il parcourt les cours d'eau et va même jusqu'à Honfleur. Après plusieurs séjours en Normandie sur la Côte Fleurie, il décide de s'installer à Auvers-sur-Oise.

Sa notoriété s'affirme et Napoléon III lui achète sa toile *Etang de Gylieu*

Reconnue comme pur chef-d'œuvre. On est alors en 1860.

Cette même année, Charles-François Daubigny achète un terrain à Auvers pour y établir son *atelier à la campagne*. Il s'intéresse de plus en plus aux jeux de lumière.

En 1861 le premier foyer artistique d'Auvers-sur-Oise sort de terre. La *Maison-Atelier* de Daubigny devient vite l'occasion de rencontres et de travail. Daubigny compte de nombreux élèves.

Dès 1866, Charles-François Daubigny soutient - avec son ami Corot - les artistes de la nouvelle école, comme Cézanne et Renoir. Mais il ne parviendra pas à les faire admettre au Salon. En 1868, Charles-François Daubigny réussit à imposer Monet, Pissarro, Renoir, Degas, Sisley et Berthe Morisot, déclenchant la colère du surintendant des Beaux-arts. Monet et Sisley étant refusés aux Salons de 1869 et 1870, Daubigny suivi de son ami Corot démissionnent du jury. Daubigny gagne l'Angleterre en 1870 pendant la guerre. Les nouvelles ne sont pas bonnes ; les artistes français réfugiés à Londres se trouvent plutôt dans la détresse. Daubigny, par chance, croise Monet et le tire d'affaire. Bientôt Pissarro trouvera lui aussi du réconfort. Le marchand d'art, Durand Ruel, parviendra en effet à vendre quelques-unes de ses toiles. A la fin de la guerre de 1870, la famille Daubigny regagne la France et séjourne dans différentes communes avant de rejoindre Paris. Après un voyage en Hollande en 1871, il accueille Monet et Pissarro à bras ouverts dans sa maison d'Auvers-sur-Oise, ainsi que d'autres jeunes talents, comme Cézanne arrivé à Auvers en 1872 *"C'est grâce à Daubigny et à Durand Ruel que plusieurs amis et moi-même ne sommes pas morts de faim, sur le pavé de Londres, en 1870 : ce sont des choses que l'on n'oublie pas."* écrira Monet.



La neige

Lors du Salon en 1873 Daubigny obtient un grand prix grâce à sa toile la *Neige* aujourd'hui au Musée d'Orsay, malgré des critiques assez dures. Ces critiques font penser à celles proférées quelques années plus tard à l'encontre des Impressionnistes.

Aujourd'hui, on considère Daubigny comme étant le précurseur majeur de ce mouvement qu'est l'impressionnisme. Zola écrit : *" ...Je citerai un autre tableau de Daubigny, la Neige, qui était à l'exposition de peinture de 1872. On ne saurait rien imaginer de plus simple et en même temps de plus large. Les champs sont blancs de neige ; un chemin les traverse, bordé à droite et à gauche de pommiers aux branches noueuses. Et sur cette nappe blanche, sur les champs et sur les arbres, toute une énorme volée de corbeaux s'est abattue, des points noirs, immobiles et tournoyants. L'hiver tout entier est là devant nous. De ma vie, je n'ai rien vu de plus mélancolique ; le pinceau de Daubigny, délicat plutôt que puissant, a acquis cette fois-ci une force exceptionnelle pour rendre la vue morne de nos plaines en décembre. "* Les années passant, il a des ennuis de santé. Pour autant il n'abandonne pas ses escapades à bord du « Bottin ». De retour à Auvers-sur-Oise il achète une autre maison, près de la gare, mais n'y vivra jamais. De plus en plus fatigué, il entreprend une dernière croisière en compagnie de ses deux fils, en direction de Rouen. Il revient auprès de ses amis à Auvers et l'hiver arrivant, il travaille dans son atelier de Paris. Pris d'un malaise cardiaque, il décède le 19 février 1878.

## CONCLUSION

Les peintres de Barbizon en quête de nature ont trouvé dans la Forêt de Fontainebleau un lieu d'inspiration riche de couleurs, de lumière, de paysages. Au village de Barbizon ils ont constitué cette communauté d'artistes animée du même feu, peindre en plein air, fuir les ateliers académiques. Nombre d'entre eux ont été conforté dans cette voie par les peintres anglais, John Constable, Gainsborough mais aussi par les flamands, Ruysdael, Rembrandt. Ces artistes ont contribué largement à l'émergence du courant impressionniste dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>. Cette influence de Barbizon s'est étendue au-delà des frontières grâce aux écoles belges prônant les mêmes codes picturaux : l'École de Calmpthout et l'École de Tervueren qui voient le jour en Belgique dans les années 1860.